

LE BONIFACIEN

Le "Parisian French"... Florent Verreault
Carnet Social Tic Tac To
Napoléon Blanche Gaboury
Sourciers ou Sorciers . Roland Gautron
Ferret Opus Robert Nadeau
Labor Robert Bernardin
En avant Armand Dureault
Les Cosaques Léo Brodeur
Aurore Boréale Henri Perron
Sports René Préfontaine
Aux Editions Bonifacien XXX

JOURNAL DES ETUDIANTS AU COLLEGE DE SAINT-BONIFACE
Publié le plus souvent possible.

Volume I Numéro 4

le 15 février 1944

Directeur Maurice Arpin
Administrateur Richard Sicotte
Rédacteur en chef Florent Verreault
Editeurs James Stanners
Henri Bergeron
Distributeur René Préfontaine
Dessinateur Rodolphe Préfontaine

Rédacteurs
Léo Brodeur
Pierre Gautron
Roger Delaquis
Norbert Préfontaine
Claude Barnwell
Fernand Savoie
Marcel Préfontaine

Correspondants Yvonne L'Heureux
Jean-Paul Aubry

Abonnement 50 sous par année payable le plus souvent possible

CARNET SOCIAL

Les Hyppocrates ont enfin libéré Doda après plus d'un mois d'hôpital, et des randonnées successives dans presque tous les chapitres du manuel médical.

James est allé prendre sa place. Rien de grave. Simple-malentendu avec un appendice. Ou peut-être paie-t-il pour ses visites trop fréquentes chez Pepper's.

-- Hot cakes and coffee please...sugar.

-- ???!!???

-- Three lumps, please.

Pilloud le suivra bientôt.

Goebel est arrivé premier deux fois de suite. Il refuse tout interview à nos reporters, et ne veut rien dire sans consulter ses avocats.

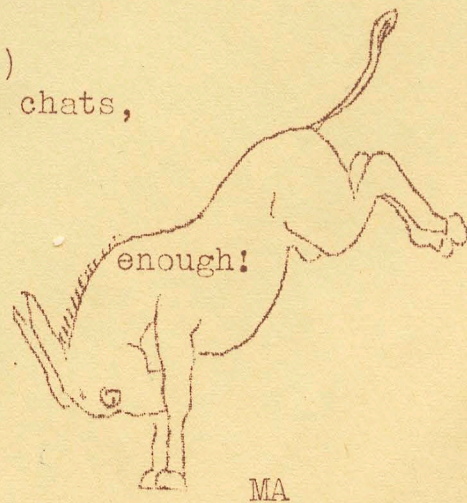
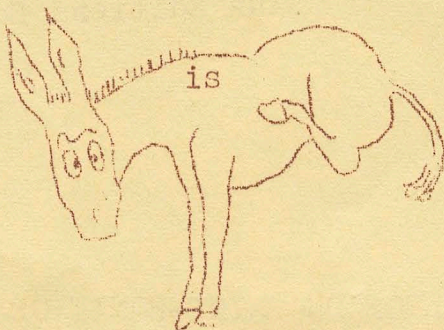
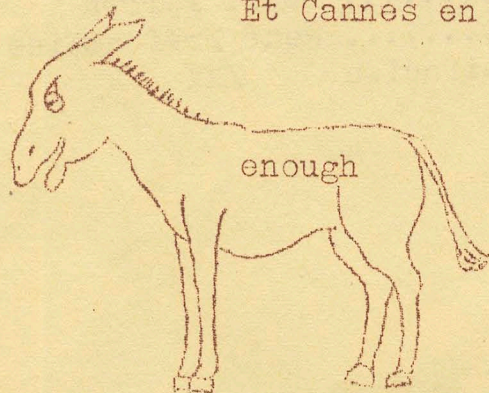
Brodeur n'est pas encore relevé de sa semaine d'opéra. CarmeN surtout l'a "laissé" un peu décontenancé.

Philippe sera traduit en cour martiale pour avoir dit de son sous-lieutenant qu'il était un idiot. Accusation: dévoiler un secret militaire.

"Mais où sont les neiges d'antan?"
Diable! à Saint-Boniface!

D'où viens-tu, Bergeron, d'où viens-tu ? (bis)
Je viens de chez Cannes, de m'y promener,
Pour voir la merveille qui est arrivée.

Qu'as-tu vu, Bergeron, qu'as-tu vu ? (bis)
J'ai vu dans une boîte trois beaux petits chats,
Et Cannes en extase, fier comme un papa.



LE "PARISIAN FRENCH"

Je suis tombé par hasard, l'autre jour, sur quelques manuels français de l'Enseignement officiel. Il y avait, entre autres, une édition anglaise de Maria Chapdelaine, et un livre d'exercices intitulé "Beginner's French Grammar".

Et je fus étonné d'y retrouver, quand je la croyais depuis longtemps discréditée, cette vieille et stupide croyance répandue au Canada anglais et aux Etats-Unis, que les Canadiens-Français ne parlent pas le français, mais un affreux patois qui n'a rien de commun avec la langue de la culture et des traités. Ainsi, un dénommé Eayrs, auteur d'une préface à Maria Chapdelaine, parle à pleine page du "French-Canadian Dialect", discute sur son origine et sa forme, et indique les parties de la France où il est encore parlé. Il va jusqu'à consacrer une page pour apprendre à ses lecteurs francophones que Hémon, dans son livre, s'est peu servi de ce patois canadien; afin d'être compris des Américains et des Français!

Quand au "Beginner's French Grammar" que j'ai mentionné, il est coulé d'allusions à la corruption qu'a subie le français sur nos lèvres. C'est à tout bout de champ, dans un exercice, de plates phrases de manuel où il est question de la beauté et de la pureté du "Parisian French" par opposition au jargon canadien. Par exemple, dans un thème français, cette phrase succulente: "In Canada, French is spoken, but it is not as good as the French of Tours." Tours? Pourquoi pas Toronto?

Et ceci me rappelle un livre de Stephen Leacock, professeur d'histoire et humoriste canadien, où il met en scène un groupe de bons Américains visitant Paris. Ces gros personnages, armés du "Parisian French", qu'ils ont appris dans les écoles d'Amérique, se transportent lourdement par les boulevards et sont tout ébahis de voir que personne ne parle français à Paris! "Mouchou, où esste leu bwah deu Boulogne?" Le Parisien hausse les épaules et répond quelque chose. Et l'Américain s'éloigne avec un sourire dédaigneux: "Patwâ, patwâ!"

Il n'y a pas de patois canadien-français! Il est vrai que nous avons des mots à nous: mots normands, termes maritimes, ou véritables régionalismes, pour la plupart fort savoureux, et que nous n'avons pas l'intention d'abandonner. De plus, isolés comme nous le sommes en Amérique, il est tout naturel qu'un grand nombre d'objets nouveaux, noms d'outils, d'effets, termes d'affaires, et quoi encore, nous soient plutôt connus par le mot anglais. Tendance à corriger bien sûr, mais tendance bien explicable.

Mais est-ce que cela constitue un patois? Notre vocabulaire, notre grammaire, tout enfin est français. Nos livres viennent de France, et ma foi, nous les comprenons passablement. Nos Canadiens circulent en France sans interprètes, que je sache. Même le Canadien-Français non instruit parle un français qui vaut mieux que celui du paysan de France, qui, lui, parle certainement patois. Enfin, notre français vaut mieux que l'anglais des Américains.

Le patois canadien, c'est une invention d'un certain élément, dans notre pays, qui ne peut admettre que le français, la langue de la culture et de la diplomatie, soit aussi la nôtre. Il a donc fallu nous imaginer un jargon. Et on enseigne le "Parisian French" pour que notre imaginaire jargon lui serve de repoussoir.

Florent Verreault.

Napoléon

"Toujours lui! Lui partout! Ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée."

Cette tête orgueilleuse, ce génie militaire, cette volonté de fer, cet homme "prédestiné", c'est Napoléon.

Enfant de la Corse, sa jeunesse s'écoula sombre, triste, froide comme une nuit d'hiver. Le bivouac où flambotaient les buches avait encore plus la frénésie de son cœur. La nuit, lorsque tout reposait, que la sentinelle même était silencieuse, le jeune soldat roulait sous son front pâle des rêves d'empire, de palais et d'honneurs. La réalité exauça ses vœux. Le voici...

...empereur puissant dont la tête s'incline,
Gouvernant un combat du haut de la colline,
Promettant une étoile à ses soldats joyeux,
Faisant signe aux canons qui vomissent les flammes,
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux."

Oui, Napoléon dresse sa petite taille et elle domine l'univers. L'éclair de ses yeux embrase tous les pays, et les peuples stupéfaits sont contraints de lui laisser l'espace. La France ne connaît plus ses bornes.

Cependant la soif ambitieuse n'est pas étanchée. Le rêve est plus que jamais fantastique; aussi mêle-t-il à l'apothéose la troublante vision du corceuil. Qui pourra dire l'horreur du cauchemar blanc?

"Il neigeait...

Toute une armée dans la nuit ainsi se perdait.

L'empereur était là, debout, qui regardait...

Devant ses légions sur la neige semées,

"Est-ce le châtiment, dit-il, Dieu des armées?"

Son étoile s'était éclipsée, mais le rêve la lui faisait reparaitre rayonnante d'une nouvelle splendeur.

Waterloo! Waterloo! Tu vis ces héros qui, sans reculer, sans trembler, marchèrent droit à l'abîme. "Vive l'Empereur!" Ce dernier salut plein de loyauté offrait à la Patrie et à celui qui la représentait l'admiration et l'holocauste suprême.

Tu vis l'ombre de la Vieille Garde disparaître et l'Empereur pleurer! Ah! Waterloo, garde ton secret, il est sacré.

Le rêve de l'Empereur s'est dissipé. Que reste-t-il de son génie?

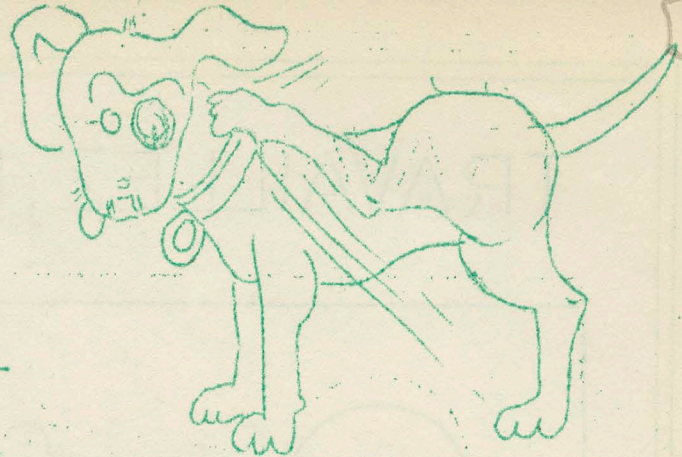
"Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte!
L'Homme voudrait laisser quelque chose à la porte.

Mais la mort lui dit non!"

Blanche Gaboury.

SOURCIERS...

OU SORCIERS?



Nous avons tous entendu parler une fois ou l'autre, de gens doués de facultés étranges. Un homme avec une boule au bout d'un fil, localise, à travers de fortes épaisseurs de roches, l'emplacement d'un courant d'eau souterrain; on creuse et on trouve l'eau. Avec le même pendule, il détermine le sexe des oeufs: l'oeuf s'ouvre et le poulet appartient au sexe prédéterminé. D'autres, possédant des dons plus extraordinaires encore, établissent l'état de santé passé et présent d'un inconnu avec une lettre qu'il leur a fait parvenir.

Ces phénomènes mystérieux sont l'objet d'une science moderne appelée radiesthésie, dont l'auteur Jean Doisy, dans son livre "Sourciers ou Sorciers", fait une vulgarisation instructive et fort intéressante.

La sourcellerie, cette partie de la radiesthésie qui traite de la recherche de l'eau, est connue depuis très longtemps. Au 16e siècle, les Bénédictins pratiquaient et enseignaient la sourcellerie avec succès. Leurs méthodes remontaient, dit-on, aux temps des Egyptiens. Tous les siècles ont eu leurs sourciers et leurs "baguettisants". Mais la radiesthésie n'est devenue une science proprement dite qu'au 19e siècle, avec les docteurs Monier et Reicheubach. Elle reste pourtant bien mystérieuse et ne parvient pas à expliquer parfaitement tous les phénomènes. Mais ses acquisitions, déjà, nous enlèvent le droit, devant les phénomènes qui s'y rapportent, de crier à l'intervention du diable ou de hausser les épaules,

C'est l'idée qui se dégage du livre de Jean Doisy: la radiesthésie, science moderne, est basée sur des observations et des hypothèses scientifiques, et ne dépasse pas les forces de l'intelligence humaine.

D'après ces théories, tous les corps émettent des radiations ou ondes d'une nature particulière que le subconscient capte et dont il communique le mouvement à un pendule ou à une baguette. La

radiesthésie n'est donc plus qu'une science, comme l'acoustique, l'optique et l'électricité, qui ont pour objet des ondes. L'existence de ces ondes, d'ailleurs, n'est pas une affirmation en l'air: les ondes radiesthésiques se mesurent, se bloquent, se filtrent comme les radiations d'autres espèces. Elles ont des effets physiques et chimiques de constatation facile, dont le plus fréquent est la découverte de l'eau.

Aujourd'hui, un peu partout à travers le monde, par les mêmes méthodes, les sourciers découvrent non plus seulement de l'eau, mais le pétrole, les métaux, les objets perdus, et mille autres choses. Les possibilités de cette science nouvelle paraissent illimitées, et l'auteur de "Sourciers ou Sorciers" en montre d'admirables applications.

Enfin, la radiesthésie promet déjà d'expliquer les plus profonds mystères de la science de tous les temps. Elle étudie la télépathie et les fantômes, qui sont de son domaine, les sorts, la magie, les pratiques occultes et soi-disant diaboliques des siècles passés et leur donne des explications scientifiques. Le développement de cette science comme de tout ce qui s'y rapporte est étonnant.

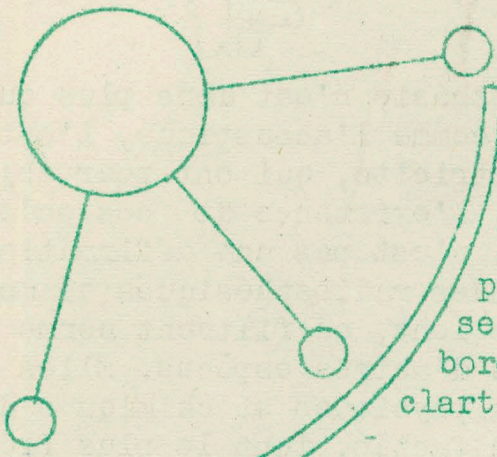
Aux plus sceptiques, rappelons deux choses: d'abord, le non-sens apparent de toutes les sciences et de toutes les découvertes, dans leurs commencements, de la révolution que produisit dans le monde et dans les esprits, l'électricité par exemple. Ensuite que le livre de Jean Doisy est toujours là, plein de révélations et d'horizons immenses à qui veut seulement prendre et lire.

Roland Gautron

Philé I

TRAVAILLEZ, PRENEZ DE LA PEINE...

Fervet Opus



Le matin, dans le ciel encore bleuté de nuit, le soleil annonce le jour. Depuis longtemps déjà, maître coq claironne le travail. Une brise caresse les arbres aux feuilles frissonnantes. Devant le soleil qui se lève paresseusement les peupliers projettent au loin de grands cônes d'ombre. Le ruisseau en course murmure ses hommages aux aulnes de ses bords. Les rossignols et les fauvettes surpris par la clarté ouvrent leurs paupières et leurs gorges modulantes.

Là-bas, le mince clocher du village luit au-dessus du feuillage. De cette paisible silhouette s'épand un tintement argentin qui réveille les cœurs. C'est l'Angélus et le prêtre monte à l'autel.

Dans la campagne, tout travaille. L'araignée tisse sa toile. Pour nourrir ses petits, l'hirondelle happe les mouches. Dans la rosée des trèfles et des roses sauvages butine l'abeille d'or. Ti-Paul, le sac en bandoulière, arrive à l'école. Les collégiens respirent l'air frais avant de s'attaquer, qui aux thèses philosophiques, qui aux thèmes et aux versions. Penché sur les mancherons de la charrue, le fermier éponge son front d'un vigoureux coup de bras. Au foyer, la maman s'affaire autour du poêle et du berceau...

Et déjà, au clocher, c'est le calme angélus du soir: dans l'espace immense, le rouge et colossal soleil roule et se perd derrière la crête du coteau. Ti-Paul ne pense plus aux leçons de la maîtresse et conduit cavalièrement au "clos" les deux magnifiques percherons lustrés et moirés de feu.

Devant la croix du chemin, les voisins s'agenouillent pendant que s'allument les étoiles et que le cri-cri perce la nuit.

Robert Nadeau

Labor

Le bon Dieu nous créa pour travailler; il nous donna une intelligence pour réfléchir. Ceux qui observent cette loi du travail accomplissent la volonté de Dieu et reçoivent sa bénédiction. Après un travail difficile, ne sentez-vous pas en vous-mêmes un contentement ? Il n'y a rien comme le travail pour éviter les tentations du démon; par contre on l'a fort bien dit: "L'oisiveté est la mère de tous les vices."

Une étude bien remplie, un thème latin travaillé avec soin, quelle école pour la volonté! On aimerait mieux lire ou muser, on accomplit la tâche imposée, et immédiatement voici la récompense: on est devenu plus homme, plus volontaire.

Que de nobles portraits ne voyons-nous pas suspendus aux murs de notre

C'EST LE FONDS QUI MANQUE LE MOINS

classe! Pie XII, le maréchal Pétain, Henri Bourassa. Ils sont là pour nous servir de modèle à imiter. Mais comment sont-ils devenus dignes de notre admiration? Par le travail d'hier et d'aujourd'hui, par un travail désintéressé qui les a portés à s'instruire non pas pour jouir mais pour servir. C'est ainsi qu'ils s'immortaliseront par leurs oeuvres dans la mémoire des générations à venir.

Robert Bernardin.

En Avant

La grosse horloge sonnait six heures quand Jean se leva. Dans un beau ciel bleu, le soleil dardait déjà ses rayons sur la ferme. Jean, bien triste, vint prendre sa place au déjeuner. On avait désormais décidé qu'il irait au collège. Demain, il devrait donc faire son entrée. C'était sa dernière journée de vacances.

Ti-Jean ne voulait pas aller au collège. Il aimait trop la liberté pour aller s'emprisonner, pour avoir toujours quelqu'un à le regarder et à le surveiller. En un mot, il détestait trop l'école pour fréquenter le collège.

Après son déjeuner, il conduisit les vaches au paturage pour la dernière fois. Adieu donc, disait-il, mon cher troupeau, pendant que deux grosses larmes roulaient sur ses joues blêmes. Et il regardait longuement le beau firmament azuré de sa paroisse; à toi aussi il faudra dire adieu. Au collège, je contemplerai le plafond en plâtre blanc des classes et des dortoirs.

En peu de temps, il arrive à un petit ruisseau. L'eau limpide coule sur les cailloux. "Le chanceux, il joue, il badine, il se promène toute sa vie, parle d'un bonheur!"

Une abeille bourdonne autour de sa tête. Tout en l'esquivant, il jalouse sa liberté. Sur le bord de la route, un homme fauchait le grain doré au rythme d'un refrain de chez-nous. "Cet homme qui travaille si dur trouve le moyen de chanter et d'être heureux." Ce contraste le frappait encore quand le tic-tac du moulin lui parvint aux oreilles. "C'est vrai, c'est le petit ruisseau qui actionne la grande roue du moulin et moud notre blé. Donc, le ruisseau travaille, il ne fait pas que s'amuser. Et l'abeille? Elle sert aussi à quelque chose, elle produit du miel; et c'est parce qu'elle s'emprisonne pour son travail. Pourtant elle est heureuse!"

Ti-Jean est venu au collège et il a lu au tableau noir le secret du bonheur: "Il n'y est pas de plus grand bonheur pour l'homme que de donner son plein".

Armand Dureault

Les cosaques du Don sont des chanteurs de l'armée russe. En chœur, sous la direction de Serge Jaroff, ils répandent à travers le monde la richesse du folklore de la Russie des Tsars. Tous les peuples les ont reçus, sauf celui qui chante encore les mêmes chants, les mêmes ballades, les mêmes récits. Nul n'est prophète dans son pays.

Depuis l'âge de douze ans, j'avais rêvé d'entendre les Cosaques. Et ce n'est que l'an dernier, après six ans, que les Cosaques sortirent de mon rêve. Ce fut comme l'aventure du Grand Meaulnes, un fait inoubliable, qui m'a ravi à moi-même, et qui m'a lancé dans la lumière: pour me perdre dans la foule des robustes qui se nourrissent au sein de la Russie, la grande Russie dramatique, la grande Russie orgueilleuse.

Et tous les sentiments dont s'était apesantie mon ardeur, dans mon intimité avec la musique, les romans, la passion exaltée des Russes, le mystère d'une Russie que mes yeux n'ont jamais palpée, ils me sont revenus, plus près de moi, mieux aimés, -comme la rive de son pays repossédé et où les pas cherchent les mêmes cailloux, ceux qui grinçaient au départ, - comme les figures chères qui font oublier les masques rencontrés en voyages.

Ce furent des hommes grands. Vêtus de noir. Hautes bottes luisantes. Démarche militaire. Visage fier et ferme. Sergé Jaroff entra, petit, les épaules rejetées à l'arrière, l'oeil captivant son auditoire. Quand l'au-delà de la rampe eut sombré derrière le cliquetis de ses talons, j'ai vu tout se figer dans un décor austère.

Alors, je me sentis bercé avec douceur au rythme des bruissements mouillés des flots qui léchaient à l'unisson les flancs blancs de l'embarcation. A ma droite, le large canvas vibrant de la Volga, qui réfléchissait le ciel d'un soir d'été. Dans l'air humide et tiède, vrilles de rire clair lancées des voiliers, échos en sourdines des chansons de paysans, clapotis mouillé des flots berceurs et lents.

La plaine. Qui n'a pas de fin pour le laboureur et le pauvre. Mais elle a le refuge des vastes coupoles ensoleillées, buvant la lumière qu'elles répandent sur les larges dalles blanches. Elle a le monastère à la cloche grêle, à la pierre simple, qui verse dans les mains en coupe, dans les mains jointes, dans les mains en croix, dans les vieilles mains usées, le fruit de la consolation et de la paix qui rendront moins brutal le joug de ceux qui se courbent sous la douleur de la Russie. Où la large plaine n'a pas de fin, où le malheureux ne peut pas s'évader à sa misère.

Dans la nuit, je me retrouve seul sur la neige des campagnes, bleues par le sombre miroir du ciel. Et les étoiles chatoient parmi les flocons. Comme en un liquide, les traits se moulaient dans cet air froid. La silhouette fragile de la fière et cynique Moscou, devant l'horizon, fait pâlir le ciel qui s'y verse. C'est le brasier ardent du Kremlin, à la crinière fouettée par un vent qui ne me parvient pas. Et la ville, avec angoisse, se referme sur elle-même, fatiguée, endormie, quand elle est seule dans la nuit, au milieu des campagnes qu'elle enfume.

Quel contraste, derrière la rampe, au théâtre impérial, entre la crudité des corps luisants de danseurs et la grâce fantastique de leur danse. Ballet flamboyant comme les déchirements brûlants des violons. Balletistes à la souplesse, de l'archet qui ne touche les cordes que pour en rebondir et vibrer, plus sonore. Des chairs subtiles et légères comme l'éther, fluides comme les gouttes de rosée que tout nouveau matin porte à sa lèvre. Et les corps luisants, que l'oeil allourdi, ne se fatigue pas de leur grâce fantastique, plus éclatante que le feu d'artifice de la rampe.

La passion douce, aux nuances monotones de tristesse et de langueur et d'espoir, qui cache dans la femme russe la vérité de son amour farouche, de sa jalouse ardeur. L'élan surexalté de la vie dans la cour des Tsars, parmi les draperies immenses et sombres, parmi les jo-



affirmes des mains blanches et des longs sabres courbés. Les sourires qui recèlent l'amertume ou le sadisme qu'il faut cacher. Les yeux noirs où brillent le dard de la dévotion, de l'ardeur, et de la douceur.

Au large, la Volga impétueuse, forte comme une cavale, et qui traverse les steppes, aveugle, y trainant la débâcle de ses lames et de ses voiliers, et laissant dans les baies des eaux épaisses qui veulent s'assoupir.

Et c'est là, dans une baie, que je me sens bercé lentement au rythme des bruissements mouillés des flots. A ma droite, des multitudes de creusets luisants qui ont recueilli sur la Volga les étoiles somnolentes. Dans l'air tiède, échos lointains de chants pieux et pacifiants. Sur le rivage, dans la lueur d'un brasier c'est un groupe serré de chanteurs, aux yeux nostalgiques.

Chanteurs dont les âmes ardentes, dans leur abandon, cherchent en elles-mêmes un écho consolateur, adoucissant la plainte sans espoir; un écho vivant de la chaleur, de la fierté, de l'orgueil, du drame, de la vaste symphonie de l'âme russe.

Léo Brodeur.



UN COÛAQUE DE DORMIR

Ceux-là seuls ne commettent jamais de gaffes qui ne font jamais rien. Mais toute leur vie en est une!

Merci.

Qu'est-ce qu'une grande vie? C'est un idéal de jeunesse réalisé dans l'âge mûr.

AURORE BORÉALE

Tout est sombre, tout est silencieux; c'est la nuit.

Tout à coup, de mille feux le Nord s'éclaire. Le Pôle hisse son drapeau pâle, dans l'étendue sombre.

Les lignes verticales s'allongent en glaçons argentés et sous la poussée de courants inconnus se brisent et s'éparpillent au lointain froid. On dirait qu'à chaque instant la longue dentelle suspendue va crépiter d'un coup sinistre et se fendre en éclats.

L'aurore boréale émerge du fond du ciel et s'élance en traçant des sinuosités amples et souples. Elle promène ses faisceaux échevelés dans l'air sec, elle alligne ses fils de perle à perte de vue.

Puis fatiguée de tant de roulades et de crescendo, le clavier lumineux adoucit ses feux et s'échappe en plis moelleux. Enfin, il ne reste plus que des fagots de braises blanches, ici et là.

Partout dans la campagne endormie, l'air froid se fige sur la neige bleutée.

L'aurore, bacchante aérienne, retire son voile de givre, dans l'iglou boréal.

Henri Perron.



Par un soir humide à peine éclairé d'un croissant de lune, je longeais les remparts d'une dense forêt. Elle semblait un immense tombeau où les rayons des astres n'avaient point accès.

Une clarté subite inonde la verdoyante plaine. Un vaste rideau de mousseline se suspend aux quelques étoiles qui scintillent dans le ciel. La nappé se détend, se roule, se froisse, puis se cloue à l'azur, un instant. Les plis rouges et bleus s'empourprent, se rosent, pâlisent et disparaissent. Toujours en mouvement, ce jeu de lumière illumine le Nord.

Doucement, la mousseline étincelante se retire.

L'ombre s'épand de nouveau.

La terre se rendort et savoure, toute la nuit, l'étrange scène éblouissante.

Robert Turenne.

Versification.

SPOIRS

[10]

GOURET

Hiver. Mot terriblement suggestif, qui pour certains évoque un long chapelet de pensées mornes et sombres, telles que doivent en avoir les ours au fond de leurs antres.

Mais pour le Collégien, l'hiver, c'est la magie des neiges immaculées qui éveille dans l'esprit des rêves aveuglants et dans le cœur des désirs sereins.

C'est l'ensorcellement des glaces, de la vitesse et de l'aventure.

Depuis son retour des vacances, le Collégien n'a pas encore vu ses rêves s'écrouler. Tout ce qu'il aurait pu souhaiter de mieux en fait de gouret contre l'extérieur, en sorties et en victoires, tout cela s'est réalisé.

En trois semaines, onze parties contre des équipes de l'extérieur ont agrémenté la vie des élèves, et sept victoires contribuent à les rendre fiers et optimistes. Leur confiance et leur encouragement, si précieux pour les joueurs, ils les accordent sans réserve ni pitié pour les gosiers.

La grande équipe a donné une bonne dégelée au Collège ST-Paul. 9 à 5, après 10 minutes de jeu supplémentaire. Le plus beau c'est qu'ils sont sous l'impression que nous les avons patronisés en les laissant nous devancer jusqu'au dernier moment.

C'est regrettable que le Mont St-Louis soit si loin.

BALLON-GOURET

On a enfin restauré un jeu qui intéresse tout le monde, grands et petits, athlètes et non-athlètes.

C'est le ballon-gouret, qui se joue sans patins sur la glace vive, avec une balle-molle ou un ballon en guise de rondelle.

Le jeu est pour le moins original, autant à voir jouer qu'à y participer. Tous les différents sports y sont combinés: gouret, golf, balle-au-camp, "foot-ball". Même, il permet à certains d'accomplir des tours d'acrobatie qu'ils ne réussiraient certainement pas deux fois.

On dit d'une certaine race d'animaux, qu'ils font beaucoup plus de bruit sur la glace à deux qu'à un; imaginez ce que c'est lorsqu'une trentaine d'universitaires s'y débattent.

Mais il faut dire que le succès réel d'une partie de ballon-gouret dépend de l'arbitre. Plus il ignore le jeu, ses règles et ses replis de trucs, et plus son sifflet manque de l'autorité nécessaire, plus les joueurs jouiront de la liberté. Sur les pyramides grouillantes à la mode rugby, le sifflet n'a aucun contrôle: il n'y a que le bâton cassé, les chevelures tordues, les gardiens écar-

telés, l'arbitre désespéré, - un tout parfait pour le spectateur.

Mais, le ballon-gouret est aussi un jeu sérieux. Il exige le sacrifice d'une récréation: il exige l'union au moins mentale de tous les membres d'une même équipe: il exige la formation de quelques années de cours classique. Pas plus que quatre, car après, on subit une certaine déformation, disent les versificateurs. Ils ont jusqu'ici gagné. Mais attendons la fin.



AUX ÉDITIONS BONIFACIEN

"Harmonie futuriste ou méandres musicaux"

par Léo Brodeur.

-- étude révolutionnaire des sons, de leur éclat, couleur, poids, odeur, goût, forme, dimensions, capacité, volume, surface, température, humidité, âge, direction, valeur en piastres, attraction mutuelle, etc.

Appendice sur le timbre et les accords.

Une aubaine! Prix 2.50 franco.



"Le bon élève"

par A. Goebel

-- roman autobiographique de valeur. L'âme tordue du je une lauréat que nous présente l'auteur excite une certaine curiosité.

Prix 1.50 franco.

Collection Sciences

"Discours sur les causes de la décadence de l'empire ottoman".

-- par Guy Beaudry; ainsi que

"Causes des migrations des peuples tartares"

Renferme un célèbre passage sur la colère de Vatu Smrah.

-- L'auteur, spécialiste en la question asiatique, présente ici un travail d'un intérêt extraordinaire et extrêmement actuel.

-- Couronné par la Société d'Enseignement Postsecondaire de Moscou. Edition de luxe sur papier mâché, en deux tomes.

prix 5.00 franco



Collection Beaux-Arts

"Beethoven Désossé"

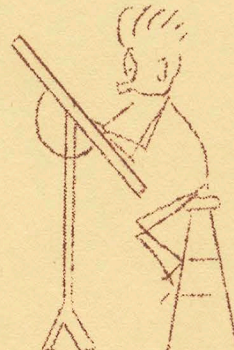
par A. Ferland.

-- Le jugement de ce critique musical est bien connu et d'ailleurs diversement apprécié. Prix, relié .55 franco

"Le Stupide Journalisme"

par Pierre Gautron.

-- opuscule étrange, d'un auteur peu connu. Présente le problème psychologique d'un homme doux, très doux, comme l'est l'auteur, faisant d'assez vitupératoires sorties contre le métier d'écrivain, qui en vaut pourtant bien d'autres. Prix .10 sous; \$1.00 la douzaine



Autres Aubaines



"Puffed-Wheat ou la Sainte-Enfance."

"Joe Bockstael intime" mieux connu en sous-titre, "Déligne bleue en ligne bleue".